

Acajou

adj. inv.

D'une couleur brun-rougeâtre.



Par référence à l'arbre des régions tropicales (*méliacées*), dont le bois rougeâtre et facile à polir est utilisé en ébénisterie et en marqueterie.

Plus précisément... &S

1. [Emploi comme adjectif invariable] :

Certains noms de couleurs en sont restés à la phase mixte, tantôt substantifs, tantôt adjectifs : teint *brique*, cheveux *acajou*, la Revue *saumon** ; mais tout substantif français peut être employé adjectivement : le champ de la composition des mots selon ce système est donc illimité.

* Cavallotti avait fondé un journal appelé *Gazzettino rosa*, nous disons de même une *femme châtain*. M. Daudet, dans ce cas, écrivait *châtaine* ; aurait-il dit une *barbe acajoue* ? Il faut rester dans l'analogie.

REMY DE GOURMONT, *Esthétique de la langue française : la déformation, la métaphore, le cliché, le vers libre, le vers populaire*, 1899, p. 33.

Gilliatt était un sauvage. Mess Lethierry en était un autre.

Ce sauvage avait ses élégances. Il était difficile pour les mains des femmes. Dans sa jeunesse, presque enfant encore, étant entre matelot et mousse, il avait entendu le bailli De Suffren s'écrier : *voilà une jolie fille, mais quelles grandes diables de mains rouges !* un mot d'amiral, en toute matière, commande. Au-dessus d'un oracle, il y a une

consigne. L'exclamation du bailli De Suffren avait rendu Lethierry délicat, et exigeant en fait de petites mains blanches. Sa main à lui, large spatule couleur *acajou*, était massue pour la légèreté et tenaille pour la caresse, et cassait un pavé en tombant dessus, fermée.

VICTOR HUGO, *Les Travailleurs de la mer*, 1866, p. 77.

Elle [la nature] m'inondait et m'accablait d'êtres charmants, d'êtres bizarres, de monstres admirables, (...) les uns en acier bruni, glacé d'or, les autres à houppes soyeuses, feutrées de noirs velours ; tels à fins pinceaux de soie fauve sur un riche fond *acajou* ; ...

JULES MICHELET, *L'Insecte*, 1857, p. 157.

– Jeune fille, 25 ans, *acajou*, mince, très jolie, jolies jambes, sans fortune, dactylo ville province, épouserait M. ayant situation stable. Cherche avant tout tendresse.

HENRI DE MONTHERLANT, *Les Jeunes filles*, 1936, p. 923.

2. [Emploi comme substantif] :

Nous voulons de la vie au théâtre, et du théâtre dans la vie.

Rire discret comme celui d'une personne qui vient de perdre quelqu'un de sa famille. Joues en *acajou*. Fantec me dit :

– Le professeur n'était pas content parce qu'un élève, dans un devoir, avait tapé sur Dieu.

J. RENARD, *Journal*, 1905, p. 965.

Remarque : Groupes associatifs.

– Emploi adj. : *couleur acajou (dict.)*, *rouge acajou* (J.-K. HUYSMANS, *À rebours*, 1884, p. 60) ; expr. isolées : *cheveux acajou* (R. DE GOURMONT, *Esthétique de la langue française*, 1899, p. 33), *brun acajou* (PLANTEFOL, *Cours de botanique et de biologie végétale*, t. 1, 1931, p. 376), *blond acajou* (COLETTE, *La Maison de Claudine*, 1922, p. 153), *acajou vernissé* (A. GIDE, *Si le grain ne meurt*, 1924, p. 416).

– Emploi subst. : *sombre acajou* (VERCORS, *Le Silence de la mer*, 1942, p. 54), *teint d'acajou* (E. et J. DE GONCOURT, *Journal*, 1894, p. 692), *tons d'acajou* (J. GREEN, *Moïra*, 1950, p. 145), *cheveux d'acajou* (DANIEL-ROPS, *Mort, où est ta victoire ?*, 1934, p. 108), *peindre en acajou (dict.)*.

Son étymologie ⌚

Corresp. rom. : prov. mod. *acajó*, *acajou* (< fr. *acajou*) ; ital. *acagiú* (*id.*) ; port. (*a*)*cajú*.

I.– *Acajou* « anacardium occidentale » (arbre du Brésil connu pour ses fruits comestibles). Désigna d'abord l'arbre, puis aussi son fruit (ce second sens n'étant attesté qu'au XVI^e s.) : 1557 *acaïou* « anacardium occidentale » (A. THEVET, *Les Singularitez de la France antarctique...*, éd. Gaffarel, Paris, 1878, pp. 318–319 : ... grande quantité d'arbres qu'ils [les « Canibales »] nomment *Acaïous...*) ;

1575 *akaïou* « fruit de l'anacardium occidentale » (A. THEVET, *La Cosmographie Universelle*, Paris, 1575, II, fol. 917 a : une hotte d'*Akaïous*, fruitcs gros comme les rognons d'un Lieure) ;

1578 *acajou* « *id.* » (J. DE LÉRY, *Histoire d'un Voyage fait en la Terre du Brésil, autrement dite Ammerique*, 1578, La Rochelle, p. 205).

Acajou « anacardium » est directement emprunté au tupi du Brésil *acaïou*. Thévet et Léry donnent en effet les termes indigènes pour les plantes et les animaux remarquables qu'ils rencontrent au Brésil et Thévet précise d'ailleurs que *acaïou* est un terme indigène.

II.– *Acajou* « swietenia mahagony » (arbre d'Amérique dont le bois est utilisé en ébénisterie). Les plus anciennes attestations sont localisées aux Antilles : 1640 *acaïou* (P. J. BOUTON, *Relation de l'establissement des François depuis l'an 1635 en l'isle de la Martinique...*, 1640, Paris, p. 65 : On fait des aix et de beaux ouvrages de l'*acaïou* des bois, qui est de couleur rouge, et de bonne odeur.) ;

1658 *acajou* (CHARLES DE ROCHEFORT, *Histoire naturelle et morale des îles Antilles de l'Amérique : enrichie de plusieurs belles figures des raretez les plus considérables qui y sont décrites : avec un vocabulaire caraïbe*, 1658, Rotterdam, p.67).

KÖNIG 1939 fait remonter *acajou* « swietenia mahagony » au tupi *agapu* mais ce mot désigne en tupi un arbre noirâtre et dur très différent de l'*acajou*. Cependant le tupi possède aussi le mot *acaïacatinga* qui correspond à un arbre dont les caractéristiques sont tout à fait celles de l'*acajou*. La ressemblance entre les mots tupis *acaïou* « anacardium » et *acaïacatinga* « swetenia mahagony » a pu favoriser leur confusion. Or Coppier, voyageur français qui utilise en

général des formes archaïques très proches de la langue d'origine, utilise le mot *acajoucantin* pour désigner les 2 arbres : 1645 *acajoucantin* « swetenia mahagony » (cf. COPPIER, *Histoire et Voyage des Indes occidentales*, 1645, Lyon, p. 59) ; 1645 *acaïoucantin* « anacardium occidentale » (ID., *ibid.*, p. 54). *Acajou* « swietenia mahagony » est donc très probablement issu, par abréviation, de *acajoucantin* résultat du croisement du tupi *acaiacatinga* « swietenia mahagony » avec le français *acajou* « anacardium occidentale ».

Un peu de littérature...



IV

Une voiture s'arrêta, vers une fin d'après-midi, devant la maison de Fontenay. Comme des Esseintes ne recevait aucune visite, comme le facteur ne se hasardait même pas dans ces parages inhabités, puisqu'il n'avait à lui remettre aucun journal, aucune revue, aucune lettre, les domestiques hésitèrent, se demandant s'il fallait ouvrir ; puis, au carillon de la sonnette, lancée à toute volée contre le mur, ils se hasardèrent à tirer le judas incisé dans la porte et ils aperçurent un monsieur dont toute la poitrine était couverte, du col au ventre, par un immense bouclier d'or.

Ils avertirent leur maître qui déjeunait.

– Parfaitement, introduisez, fit-il ; car il se souvenait d'avoir autrefois donné, pour la livraison d'une commande, son adresse à un lapidaire.

Le monsieur salua, déposa, dans la salle à manger, sur le parquet de pitch-pin son bouclier qui oscilla, se soulevant un peu, allongeant une tête serpentine de tortue qui, soudain effarée, rentra sous sa carapace.

Cette tortue était une fantaisie venue à des Esseintes quelque temps avant son départ de Paris. Regardant, un jour, un tapis d'Orient, à reflets, et, suivant les lueurs argentées qui couraient sur la trame de la laine, jaune aladin et violet prune, il s'était dit : il serait bon de placer sur ce tapis quelque chose qui remuât et dont le ton foncé aiguisât la vivacité de ces teintes.

Possédé par cette idée il avait vagué, au hasard des rues, était arrivé au Palais-Royal, et devant la vitrine de Chevet s'était frappé le front : une énorme tortue était là, dans un bassin. Il l'avait achetée : puis, une fois abandonnée sur le tapis, il s'était assis devant elle et il l'avait longuement contemplée, en clignant de l'oeil.

Décidément la couleur tête-de-nègre, le ton de Sienne crue de cette carapace salissait les reflets du tapis sans les activer ; les lueurs

dominantes de l'argent étincelaient maintenant à peine, rampant avec les tons froids du zinc écorché, sur les bords de ce test dur et terne.

Il se rongea les ongles, cherchant les moyens de concilier ces mésalliances, d'empêcher le divorce résolu de ces tons, il découvrit enfin que sa première idée, consistant à vouloir attiser les feux de l'étoffe par le balancement d'un objet sombre mis dessus était fautive en somme, ce tapis était encore trop voyant, trop pétulant, trop neuf. Les couleurs ne s'étaient pas suffisamment émoussées et amoindries ; il s'agissait de renverser la proposition, d'amortir les tons, de les éteindre par le contraste d'un objet éclatant, écrasant tout autour de lui, jetant de la lumière d'or sur de l'argent pâle. Ainsi posée, la question devenait plus facile à résoudre. Il se détermina, en conséquence, à faire glacer d'or la cuirasse de sa tortue.

Une fois rapportée de chez le praticien qui la prit en pension, la bête fulgura comme un soleil, rayonna sur le tapis dont les teintes repoussées fléchirent, avec des irradiations de pavois wisigoth aux squames imbriquées par un artiste d'un goût barbare.

Des Esseintes fut tout d'abord enchanté de cet effet ; puis il pensa que ce gigantesque bijou n'était qu'ébauché, qu'il ne serait vraiment complet qu'après qu'il aurait été incrusté de pierres rares.

Il choisit dans une collection japonaise un dessin représentant un essaim de fleurs partant en fusées d'une mince tige, l'emporta chez un joaillier, esquissa une bordure qui enfermait ce bouquet dans un cadre ovale, et il fit savoir, au lapidaire stupéfié que les feuilles, que les pétales de chacune de ces fleurs, seraient exécutés en pierreries et montés dans l'écaille même de la bête.

Le choix des pierres l'arrêta ; le diamant est devenu singulièrement commun depuis que tous les commerçants en portent au petit doigt ; les émeraudes et les rubis de l'Orient sont moins avilis, lancent de rutilantes flammes, mais ils rappellent par trop ces yeux verts et rouges de certains omnibus qui arborent des fanaux de ces deux couleurs, le long des tempes ; quant aux topazes brûlées ou crues, ce sont des pierres à bon marché, chères à la petite bourgeoisie qui veut serrer des écrins dans une armoire à glace ; d'un autre côté, bien que l'Église ait conservé à l'améthyste un caractère sacerdotal, tout à la fois onctueux et grave, cette pierre s'est, elle aussi, galvaudée aux oreilles sanguines et aux mains tubuleuses des bouchères qui veulent, pour un prix modique, se parer de vrais et pesants bijoux ; seul, parmi ces pierres, le saphir a gardé des feux inviolés par la sottise industrielle et

pécuniaire. Ses étincelles grésillant sur une eau limpide et froide, ont, en quelque sorte, garanti de toute souillure sa noblesse discrète et hautaine. Malheureusement, aux lumières, ses flammes fraîches ne crépitent plus ; l'eau bleue rentre en elle-même, semble s'endormir pour ne se réveiller, en pétillant, qu'au point du jour.

Décidément aucune de ces pierreries ne contentait des Esseintes ; elles étaient d'ailleurs trop civilisées et trop connues. Il fit ruisseler entre ses doigts des minéraux plus surprenants et plus bizarres, finit par trier une série de pierres réelles et factices dont le mélange devait produire une harmonie fascinatrice et déconcertante.

Il composa ainsi le bouquet de ses fleurs : les feuilles furent serties de pierreries d'un vert accentué et précis : de chrysobéryls vert asperge ; de péridots vert poireau ; d'olivines vert olive et elles se détachèrent de branches en almadine et en ouwarovite d'un rouge violacé, jetant des paillettes d'un éclat sec de même que ces micas de tartre qui luisent dans l'intérieur des futailles.

Pour les fleurs, isolées de la tige, éloignées du pied de la gerbe, il usa de la cendre bleue ; mais il repoussa formellement cette turquoise orientale qui se met en broches et en bagues et qui fait, avec la banale perle et l'odieux corail, les délices du menu peuple ; il choisit exclusivement des turquoises de l'Occident, des pierres qui ne sont, à proprement parler, qu'un ivoire fossile imprégné de substances cuivreuses et dont le bleu céladon est engorgé, opaque, sulfureux, comme jauni de bile.

Cela fait, il pouvait maintenant enchâsser les pétales de ses fleurs épanouies au milieu du bouquet, de ses fleurs les plus voisines, les plus rapprochées du tronc, avec des minéraux transparents, aux lueurs vitreuses et morbides, aux jets fiévreux et aigres.

Il les composa uniquement d'yeux de chat de Ceylan, de cymophanes et de saphirines.

Ces trois pierres dardaient en effet, des scintillements mystérieux et pervers, douloureusement arrachés du fond glacé de leur eau trouble.

L'oeil de chat d'un gris verdâtre, strié de veines concentriques qui paraissent remuer, se déplacer à tout moment, selon les dispositions de la lumière.

La cymophane avec des moires azurées courant sur la teinte laiteuse qui flotte à l'intérieur.

La saphirine qui allume des feux bleuâtres de phosphore sur un fond de chocolat, brun sourd.

Le lapidaire prenait note à mesure des endroits où devaient être incrustées les pierres. Et la bordure de la carapace, dit-il à des Esseintes ?

Celui-ci avait d'abord songé à quelques opales et à quelques hydrophanes ; mais ces pierres intéressantes par l'hésitation de leurs couleurs, par le doute de leurs flammes, sont par trop insoumises et infidèles ; l'opale a une sensibilité toute rhumatismale ; le jeu de ses rayons s'altère suivant l'humidité, la chaleur ou le froid ; quant à l'hydrophane elle ne brûle que dans l'eau et ne consent à allumer sa braise grise qu'alors qu'on la mouille.

Il se décida enfin pour des minéraux dont les reflets devaient s'alterner : pour l'hyacinthe de Compostelle, rouge acajou ; l'aigue marine, vert glauque ; le rubis-balais, rose vinaigre ; le rubis de Sudermanie, ardoise pâle. Leurs faibles chatoiements suffisaient à éclairer les ténèbres de l'écaille et laissaient sa valeur à la floraison des pierreries qu'ils entouraient d'une mince guirlande de feux vagues.

Des Esseintes regardait maintenant, blottie en un coin de sa salle à manger, la tortue qui rutilait dans la pénombre.

Il se sentit parfaitement heureux ; ses yeux se grisaient à ces resplendissements de corolles en flammes sur un fond d'or ; puis, contrairement à son habitude, il avait appétit et il trempait ses rôties enduites d'un extraordinaire beurre dans une tasse de thé, un impeccable mélange de Si-a-Fayoune, de Mo-you-tann, et de Khansky, des thés jaunes, venus de Chine en Russie par d'exceptionnelles caravanes.

Il buvait ce parfum liquide dans ces porcelaines de la Chine, dites coquilles d'oeufs, tant elles sont diaphanes et légères et, de même qu'il n'admettait que ces adorables tasses, il ne se servait également, en fait de couverts, que d'authentique vermeil, un peu dédoré, alors que l'argent apparaît un tantinet, sous la couche fatiguée de l'or et lui donne ainsi une teinte d'une douceur ancienne, toute épuisée, toute moribonde.

Après qu'il eut bu sa dernière gorgée, il rentra dans son cabinet et fit apporter par le domestique la tortue qui s'obstinait à ne pas bouger.

La neige tombait. Aux lumières des lampes, des herbes de glace poussaient derrière les vitres bleuâtres et le givre, pareil à du sucre fondu, scintillait dans les culs de bouteille des carreaux étiquetés d'or.

Un silence profond enveloppait la maisonnette engourdie dans les ténèbres.

Des Esseintes rêvassait ; le brasier chargé de bûches emplissait d'effluves brûlants la pièce ; il entrouvrit la fenêtre.

Ainsi qu'une haute tenture de contre-hermine, le ciel se levait devant lui, noir et moucheté de blanc.

Un vent glacial courut, accéléra le vol éperdu de la neige, intervertit l'ordre des couleurs.

La tenture héraldique du ciel se retourna, devint une véritable hermine blanche, mouchetée de noir, à son tour, par les points de nuit dispersés entre les flocons.

Il referma la croisée ; ce brusque passage sans transition, de la chaleur torride, aux frimas du plein hiver l'avait saisi ; il se recroquevilla près du feu et l'idée lui vint d'avalier un spiritueux qui le réchauffât.

Il s'en fut dans la salle à manger où, pratiquée dans l'une des cloisons, une armoire contenait une série de petites tonnes, rangées côte à côte, sur de minuscules chantiers de bois de santal, percées de robinets d'argent au bas du ventre.

Il appelait cette réunion de barils à liqueurs, son orgue à bouche.

Une tige pouvait rejoindre tous les robinets, les asservir à un mouvement unique, de sorte qu'une fois l'appareil en place, il suffisait de toucher un bouton dissimulé dans la boiserie, pour que toutes les cannelles, tournées en même temps, remplissent de liqueur les imperceptibles gobelets placés au-dessous d'elles.

L'orgue se trouvait alors ouvert. Les tiroirs étiquetés « flûte, cor, voix céleste » étaient tirés, prêts à la manoeuvre. Des Esseintes buvait une goutte, ici, là, se jouait des symphonies intérieures, arrivait à se procurer, dans le gosier, des sensations analogues à celles que la musique verse à l'oreille.

Du reste, chaque liqueur correspondait, selon lui, comme goût, au son d'un instrument. Le curaçao sec, par exemple, à la clarinette dont le chant est aigrelet et velouté ; le kummel au hautbois dont le timbre sonore nasille ; la menthe et l'anisette, à la flûte, tout à la fois sucrée et poivrée, piaulante et douce ; tandis que, pour compléter l'orchestre, le kirsch sonne furieusement de la trompette ; le gin et le whisky emportent le palais avec leurs stridents éclats de pistons et de trombones, l'eau-de-vie de marc fulmine avec les assourdissants vacarmes des tubas, pendant que roulent les coups de tonnerre de la

cymbale et de la caisse frappés à tour de bras, dans la peau de la bouche, par les rakis de Chio et les mastics !

Il pensait aussi que l'assimilation pouvait s'étendre, que des quatuors d'instruments à cordes pouvaient fonctionner sous la voûte palatine, avec le violon représentant la vieille eau-de-vie, fumeuse et fine, aiguë et frêle ; avec l'alto simulé par le rhum plus robuste, plus ronflant, plus sourd, avec le vespéto déchirant et prolongé, mélancolique et caressant comme un violoncelle ; avec la contrebasse, corsée, solide et noire comme un pur et vieux bitter. On pouvait même, si l'on voulait former un quintette, adjoindre un cinquième instrument, la harpe, qu'imitait par une vraisemblable analogie, la saveur vibrante, la note argentine, détachée et grêle du cumin sec.

La similitude se prolongeait encore : des relations de tons existaient dans la musique des liqueurs ; ainsi pour ne citer qu'une note, la bénédictine figure, pour ainsi dire, le ton mineur de ce ton majeur des alcools que les partitions commerciales désignent sous le signe de chartreuse verte.

Ces principes une fois admis, il était parvenu, grâce à d'érudites expériences, à se jouer sur la langue de silencieuses mélodies, de muettes marches funèbres à grand spectacle, à entendre, dans sa bouche, des solis de menthe, des duos de vespéto et de rhum.

Il arrivait même à transférer dans sa mâchoire de véritables morceaux de musique, suivant le compositeur, pas à pas, rendant sa pensée, ses effets, ses nuances, par des unions ou des contrastes voisins de liqueurs, par d'approximatifs et savants mélanges.

D'autres fois, il composait lui-même des mélodies, exécutait des pastorales avec le bénin cassis qui lui faisait rouler, dans la gorge, des chants emperlés de rossignol, avec le tendre cacao-chouva qui fredonnait de sirupeuses bergerades, telles que « les romances d'Estelle » et les « Ah ! vous dirai-je, maman » du temps jadis.

Mais, ce soir-là, des Esseintes n'avait nulle envie d'écouter le goût de la musique ; il se borna à enlever une note au clavier de son orgue, en emportant un petit gobelet qu'il avait préalablement rempli d'un véridique whisky d'Irlande.

Il se renfonça dans son fauteuil et huma lentement ce suc fermenté d'avoine et d'orge ; un fumet prononcé de créosote lui empuantit la bouche.

Peu à peu, en buvant, sa pensée suivit l'impression maintenant ravivée de son palais, emboîta le pas à la saveur du whisky, réveilla, par une fatale exactitude d'odeurs, des souvenirs effacés depuis des ans.

Ce fleur phéniqué, âcre, lui remémorait forcément l'identique senteur dont il avait eu la langue pleine au temps où les dentistes travaillaient dans sa gencive.

Une fois lancé sur cette piste, sa rêverie, d'abord éparse sur tous les praticiens qu'il avait connus, se rassembla et convergea sur l'un d'entre eux dont l'excentrique rappel s'était plus particulièrement gravé dans sa mémoire.

Il y avait de cela, trois années ; pris, au milieu d'une nuit, d'une abominable rage de dents, il se tamponnait la joue, butait contre les meubles, arpentait, semblable à un fou, sa chambre.

C'était une molaire déjà plombée ; aucune guérison n'était possible ; la clef seule des dentistes pouvait remédier au mal. Il attendait, tout enfiévré, le jour, résolu à supporter les plus atroces des opérations, pourvu qu'elles missent fin à ses souffrances.

Tout en se tenant la mâchoire, il se demandait comment faire. Les dentistes qui le soignaient étaient de riches négociants qu'on ne voyait point à sa guise ; il fallait convenir avec eux de visites, d'heures de rendez-vous. C'est inacceptable, je ne puis différer plus longtemps, disait-il ; il se décida à aller chez le premier venu, à courir chez un quenottier du peuple, un de ces gens à poigne de fer qui, s'ils ignorent l'art bien inutile d'ailleurs de panser les caries et d'obturer les trous, savent extirper, avec une rapidité sans pareille, les chicots les plus tenaces ; chez ceux-là, c'est ouvert au petit jour et l'on n'attend pas. Sept heures sonnèrent enfin. Il se précipita hors de chez lui, et se rappelant le nom connu d'un mécanicien qui s'intitulait dentiste populaire et logeait au coin d'un quai, il s'élança dans les rues en mordant son mouchoir, en renfonçant ses larmes.

Arrivé devant la maison, reconnaissable à un immense écriteau de bois noir où le nom de « Gatonax » s'étalait en d'énormes lettres couleur de potiron, et en deux petites armoires vitrées où des dents de pâte étaient soigneusement alignées dans des gencives de cire rose, reliées entre elles par des ressorts mécaniques de laiton, il haleta, la sueur aux tempes ; une transe horrible lui vint, un frisson lui glissa sur la peau, un apaisement eut lieu, la souffrance s'arrêta, la dent se tut.

Il restait, stupide, sur le trottoir ; il s'était enfin roidi contre l'angoisse, avait escaladé un escalier obscur, grimpé quatre à quatre

jusqu'au troisième étage. Là, il s'était trouvé devant une porte où une plaque d'émail répétait, inscrit avec des lettres d'un bleu céleste, le nom de l'enseigne. Il avait tiré la sonnette, puis, épouvanté par les larges crachats rouges qu'il apercevait collés sur les marches, il fit volte-face, résolu à souffrir des dents, toute sa vie, quand un cri déchirant perça les cloisons, emplit la cage de l'escalier, le cloua d'horreur, sur place, en même temps qu'une porte s'ouvrit et qu'une vieille femme le pria d'entrer.

La honte l'avait emporté sur la peur ; il avait été introduit dans une salle à manger ; une autre porte avait claqué, donnant passage à un terrible grenadier, vêtu d'une redingote et d'un pantalon noirs, en bois ; des Esseintes le suivit dans une autre pièce.

Ses sensations devenaient, dès ce moment, confuses. Vaguement il se souvenait de s'être affaissé, en face d'une fenêtre, dans un fauteuil, d'avoir balbutié, en mettant un doigt sur sa dent : « elle a été déjà plombée ; j'ai peur qu'il n'y ait rien à faire. »

L'homme avait immédiatement supprimé ces explications, en lui enfonçant un index énorme dans la bouche ; puis, tout en grommelant sous ses moustaches vernies, en crocs, il avait pris un instrument sur une table. Alors la grande scène avait commencé. Cramponné aux bras du fauteuil, des Esseintes avait senti, dans la joue, du froid, puis ses yeux avaient vu trente-six chandelles et il s'était mis, souffrant des douleurs inouïes, à battre des pieds et à bêler ainsi qu'une bête qu'on assassine. Un craquement s'était fait entendre, la molaire se cassait, en venant ; il lui avait alors semblé qu'on lui arrachait la tête, qu'on lui fracassait le crâne ; il avait perdu la raison, avait hurlé de toutes ses forces, s'était furieusement défendu contre l'homme qui se ruait de nouveau sur lui comme s'il voulait lui entrer son bras jusqu'au fond du ventre, s'était brusquement reculé d'un pas, et levant le corps attaché à la mâchoire, l'avait laissé brutalement retomber, sur le derrière, dans le fauteuil, tandis que, debout, emplissant la fenêtre, il soufflait, brandissant au bout de son davier, une dent bleue où pendait du rouge !

Anéanti, des Esseintes avait déglobillé du sang plein une cuvette, refusé, d'un geste, à la vieille femme qui rentrait, l'offrande de son chicot qu'elle s'apprêtait à envelopper dans un journal et il avait fui, payant deux francs, lançant, à son tour, des crachats sanglants sur les marches, et il s'était retrouvé, dans la rue, joyeux, rajeuni de dix ans, s'intéressant aux moindres choses.

– Brou ! fit-il, attristé par l'assaut de ces souvenirs. Il se leva pour rompre l'horrible charme de cette vision et, revenu dans la vie présente, il s'inquiéta de la tortue.

Elle ne bougeait toujours point, il la palpa – elle était morte. Sans doute habituée à une existence sédentaire, à une humble vie passée sous sa pauvre carapace, elle n'avait pu supporter le luxe éblouissant qu'on lui imposait, la rutilante chape dont on l'avait vêtue, les pierreries dont on lui avait pavé le dos, comme un ciboire.

Joris-Karl HUYSMANS, *À rebours*, 1884, chapitre IV.



Les honneurs de la meilleure salle ont été faits à la *garde de nuit* de Rembrandt. C'est peut-être le tableau le plus étrange que j'aie vu, et j'en ai vu beaucoup. On n'est pas encore d'accord sur ceci : l'artiste a-t-il voulu représenter une scène de nuit ou une scène de jour ?

Le sujet n'est point un chaos, comme on l'a dit ; il est fort simple et se débrouille de lui-même avec facilité. Un tambour bat le *rappel* et tous les bourgeois de la milice arrivent en se hâtant derrière le capitaine et le lieutenant, qui marchent les premiers. Il n'y avait point d'uniforme dans ce temps-là, chacun s'équipait à sa guise,

S'habillant d'une loque et s'armant d'un poignard,

selon sa fortune, les circonstances ou son goût. Rembrandt a su tirer un merveilleux parti, au point de vue du coloris, de cette diversité de chapeaux ronds ou pointus, de casques, de morions desquels la lumière tire de larges reflets ; hauts-de-chausse, pourpoints, fraises à l'espagnole, rabats, manteaux, vestes courtes, vestes longues, aiguilletes, noeuds de rubans, bottes à entonnoir, souliers à hauts talons, bas de toutes couleurs, se côtoient et s'avoisinent sans se heurter jamais, tant leurs teintes diverses sont réunies et comme jumellées par des glacis habiles et merveilleusement choisis.

L'harmonie générale de la composition est fauve clair s'appuyant sur un ton brun, où presque toutes les têtes se détachent en vigueur. Le vrai soleil du tableau, l'astre éblouissant qui projette ses lueurs et d'où rayonne une lumière essentielle, est placé au second plan. C'est une petite fille d'une douzaine d'années qui, à travers les jambes de ces gens pressés, court, le corps placé de profil et la tête tournée de trois quarts vers le spectateur.

Pour les autres personnages, Rembrandt n'était point libre ; ils étaient des *portraits*, et l'artiste devait les traduire dans leur réalité ; c'est à cause de cela, sans doute, que, pour sa fantaisie grandiose, ce personnage secondaire est devenu principal, et que de cette petite fille il a fait l'héroïne de ce tumultueux rassemblement.

Elle est charmante ; la vie jaillit autour d'elle comme la clarté d'une étoile. Il lui a donné cette façon de costume oriental qu'il a toujours affectionné et qu'il sait traiter mieux que nul peintre. Une pèlerine vert très-pâle, orpaillée d'orfèvrerie, couvre ses minces épaules et jette un ruban d'ombre transparente sur sa large robe en moire blanche glacée de tons blonds comme du miel ; à sa ceinture pend un poulet blanc attaché par les pattes et une bourse pleine flottante au bout de ses longs cordons. (Je vous dirai plus tard pourquoi ce détail, insignifiant en apparence, me semble prouver que la scène ne représente pas une *ronde de nuit* et se passe en plein jour.) Ses cheveux débouclés, d'un ton roux et presque léonin, tombent autour de son cou et sont serrés sur le front par un cordelet de perles d'où s'échappent quelques plumes si légères, si fines qu'on les voit à peine, et qui n'apparaissent plus que comme *repentir*. Devant cette enfant, lumineuse et belle comme une petite reine de Saba, s'avance précipitamment un vigoureux gaillard, jeune, brun, accentué, vêtu de rouge, qui marche à grands pas en tirant la baguette de son fusil. On parle, pour la louer, de la couleur de Rembrandt ; soit, c'est là un lieu

commun sur lequel je ne veux pas revenir ; mais que dire de son dessin après avoir vu cet homme le pied levé, la tête en avant, le dos incliné, qui paraît s'élançer hors du cadre, tant il est merveilleusement compris et justement saisi dans l'harmonie complète d'un mouvement auquel concourent tous les muscles du corps ? À droite s'avance le capitaine : pourpoint de velours noir serré d'une écharpe rouge, sombrero, fraise tombante et gaufrée, laide figure, rouge et enluminée malgré sa maigreur qui laisse deviner une grosse charpente ; il va, tenant sa canne et son gant à la main, montrant de face son visage ombragé d'une lourde moustache blonde et éclairé de deux yeux bruns ; près de lui, et comme établissant le parallélisme lumineux avec la jeune fille du second plan, marche le lieutenant, vêtu d'un justaucorps blanc, le cou défendu par un gorgerin d'acier damasquiné d'or exécuté en manière de trompe-l'oeil, et portant, de son bras détendu, une hallebarde dont le dessin en raccourci ferait aujourd'hui reculer tous nos peintres ; il est petit, maigre ou plutôt chétif ; de profil son visage, où pend une longue moustache acajou, accuse une certaine fermeté ; il est impassible, et pourtant un imprudent, encasqué d'une salade ornée d'une couronne de feuilles de chêne, et qu'on n'aperçoit que de dos, flambe une arquebuse jusque sur le bord de son chapeau de couleur grise. Dans le coin, un homme déjà vieux, à la face épatée, un buveur, sans doute, pour ne pas dire un ivrogne, tape sur son gros tambour constellé de clous d'argent. Derrière eux la compagnie se presse en désordre, pêle-mêle : les uns, ceux du fond, tenant leurs piques ; les autres, ceux du premier plan, arrangeant leurs mousquets, les chargeant ou avivant la mèche ; debout sur les marches d'un monument qui se dessine confusément, l'enseigne agite le drapeau ; à gauche de la bannière déployée se montre un groupe de trois hommes, dont l'un porte une rondache, et qui ont des têtes accentuées avec un si profond sentiment de la vie, que l'oeil ne peut s'en détacher. De ce côté, la toile se ferme par un garde tenant sa pique et assis à moitié sur une borne ; près de lui court un enfant portant une large poudrière. Je n'ai pu détailler tous les personnages, dont, au reste, les noms sont écrits sur un cartouche fixé à une colonne qui surgit au fond ; je n'ai pu vous décrire une à une toutes ces physionomies qui regardent, qui parlent, qui écoutent.

Maxime DU CAMP, *En Hollande : lettres à un ami*, 1859, p. 132-135.